

Ermes Ronchi

QUESTIONS VITALES DE L'ÉVANGILE



MÉDITATIONS PROPOSÉES AU PAPE FRANÇOIS
ET À LA CURIE ROMAINE

ET VOUS, QUE DITES-VOUS ?
POUR VOUS, QUI SUIS-JE ?
(Lc 9, 20)



ET VOUS, QUE DITES-VOUS ?
POUR VOUS, QUI SUIS-JE ?
(Lc 9, 20)

Tu es celui qui m'a pris, ma séduction et mon remords. Tu es le Dieu avec nous, la caresse du Père, l'épaule sur laquelle le berger charge la brebis perdue. Tu es l'amour qui lutte et gémit dans le ciel, sur la terre et dans tout cœur qui aime. Tu es le centre du monde, la flamme des choses, tu es le feu qui dégèle la terre. Tu es la porte qui reste toujours ouverte, le sommet lumineux vers lequel va notre pèlerinage, la source d'où vient notre voyage. Tu es notre fidèle amoureux, l'époux qui rend libre l'amour, tu es la grande aile de notre espérance, le premier joyau qui fait fleurir la forêt, tu es la voile de l'arche en ces déluges ininterrompus. Tu es pour moi ce qu'est le printemps pour les fleurs, ce que le vent est pour le cerf-volant. Amen.

En ce jour-là, Jésus était en prière à l'écart. Comme ses disciples étaient là, il les interrogea : « Au dire des foules, qui suis-je » Ils répondirent : « Jean le Baptiste, mais pour d'autres, Élie; et pour d'autres, un prophète d'autrefois qui serait ressuscité » Jésus leur demanda : « Et vous, que dites-vous ? Pour vous, qui suis-je » Alors Pierre prit la parole et dit : « Le Christ, le Messie de Dieu » Mais Jésus, avec autorité, leur défendit vivement de le dire à personne, et déclara : « Il faut que le Fils de l'homme souffre beaucoup, qu'il soit rejeté par les anciens, les grands prêtres et les scribes, qu'il soit tué, et que, le troisième jour, il ressuscite » (Lc 9, 18-22).

« Jésus était en prière à l'écart » Silence, solitude, prière : c'est un moment chargé de la plus grande intimité pour ce petit groupe d'hommes. Intimité entre eux, et entre eux et Dieu. C'est une de ces heures spéciales où l'amour se fait comme tangible, tu le sens au-dessus, en-dessous, autour de toi comme un manteau lumineux, dans lequel tu as le sentiment d'être une fibre docile de l'univers.

À cette heure importante, Jésus pose une question décisive, quelque chose dont tout dépendra par la suite : foi, choix, vie. « Et vous, que dites-vous ? Pour vous, qui suis-je » Jésus utilise la méthode des questions pour faire grandir ses amis. Ses questions sont des étincelles qui allument quelque chose, qui mettent en marche des transformations et des croissances.

Par les questions, il stimulait l'esprit des personnes pour les pousser à marcher à l'intérieur d'elles-mêmes et à transformer leur vie, à ne pas rester des spectateurs passifs. Il était un maître de l'existence, et il voulait que les siens deviennent des penseurs et des poètes de la vie. « Dans la vie, plus que les réponses, ce qui compte ce sont les questions, car les réponses nous satisfont et nous font rester immobiles; les questions, au contraire, nous obligent à regarder en avant et nous font marche » (Fier Luigi Ricci).

Ne plus interroger, mais se laisser interroger. Vivre les questions qui font vivre la foi. Ne plus remettre en question le Seigneur, mais se laisser remettre en question par lui. Jésus interroge les siens, presque pour un sondage d'opinion : « Au dire des foules, qui suis-je » Et l'opinion des gens est belle et incomplète : « Ils disent que tu es un prophète », une créature de feu et de lumière, comme Élie ou le Baptiste; bouche de Dieu et bouche des pauvres.

Mais Jésus n'est pas un homme du passé qui revient, même le plus grand d'entre eux. Et il change sa question, il la fait explicite, directe : « Mais vous, que dites-vous ? Pour vous, qui suis-je ? » Avant tout il y a un « mais », une autre réponse, presque en opposition à ce que disent les gens. Ne vous contentez pas d'une foi « pour avoir entendu dire », par procuration.

Mais vous, vous qui avez abandonné les barques sur la rive du lac, vous qui êtes avec moi depuis trois ans, vous mes amis, que j'ai choisis un à un : qui suis-je pour vous? Et il le demande là, dans le chaud giron de l'amitié, sous le dôme d'or de la prière.

C'est le cœur battant de la foi : qui suis-je pour toi? Jésus ne cherche pas des mots, il cherche des personnes; non pas des définitions, mais des implications : qu'est-ce qui t'est arrivé, quand m'as-

tu rencontré? Le maître du cœur ne donne pas de leçons, il ne suggère pas les réponses, il t'amène avec délicatesse à chercher au fond de toi-même. J'ai le sentiment de répondre : te rencontrer a été la meilleure affaire de ma vie ! Tu as été la chose la plus belle et la plus forte qui me soit arrivée.

Il y a beaucoup de personnes que je connais, qui se disent non croyants, et qui ont pourtant un désir démesuré et non confessé de croire, ils craignent de s'approcher de l'Église, des prêtres, par peur « d'être endoctrinés ». Ils craignent de perdre quelque chose de leur liberté, même de leur liberté de pensée; de recevoir des réponses déjà confectionnées, tirées d'un manuel, et peut-être ont-ils raison.

C'est ce qui se passe parfois dans les familles : tant d'enfants évitent le dialogue avec les parents par crainte de trouver des réponses toutes faites, des repères déjà marqués pour eux, peut-être ont-ils raison. Jésus, maître d'humanité, n'endoctrine personne, il stimule des réponses. Et ce faisant, il féconde des naissances.

Que disent les gens? Et vous, que dites-vous ? Il n'y a aucun *Credo* à composer, aucun passé à exhumer, inutile de retourner à Élie ou à un des anciens prophètes. En Jésus, il y a un présent de paroles jamais entendues, de gestes jamais vus, une « main qui te prend aux tripes et te fait enfanté » (Alda Merini). Enfanter une vie plus grande.

Qui suis-je pour toi? Cette question ressemble aux questions que se font les amoureux : quelle place est-ce que j'occupe dans ta vie, est-ce que je compte pour toi, qui suis-je pour toi? Et l'autre répond : tu *es* ma vie, tu es *ma* femme, *mon* homme, *mon* amour.

Jésus n'a pas besoin de l'opinion de ses apôtres pour savoir s'il est meilleur que les prophètes qui l'ont précédé, mais pour s'assurer que Pierre et les autres sont des amoureux qui ont le cœur ouvert. Le Christ est vivant s'il est vivant en nous. Notre cœur peut être le berceau ou la tombe de Dieu.

Pierre répond avec impétuosité et décision : « Tu es Christ », le Messie de Dieu, son bras, son projet, sa bouche, son cœur. Tu portes Dieu parmi nous ; par tes mains, c'est Dieu qui caresse le monde. Tu es le Fils — voilà une très belle parole — du Dieu *vivant* (Mt 16, 16). Fils du *Vivant*. Fils, dans la Bible, est un mot technique : c'est celui qui fait ce que le père fait, celui qui lui ressemble en tout. Tu es le Vivant.

Un mot circule sous toutes les paroles du Livre, comme courant souterrain, une nervure des pages : le mot « vie ». Que veux-tu faire de moi, ô Fils de l'homme ? La réponse est encore déconcertante, excessive : je fais vivre. Pierre l'a goûté et l'a confessé : « Tu as les paroles de la vie éternelle » (Jn 6, 68). Paroles qui rendent enfin vivante la vie. Qui sont vie pour l'esprit, car l'esprit vit de vérité, autrement on tombe malade. Vie du cœur, qui vit d'amour, autrement il meurt. Vie de l'esprit, qui vit de liberté, autrement il s'éteint.

Un ami philosophe, Salvatore Natoli, non croyant, me disait : la différence entre toi et moi, c'est que tu crois que Jésus est vivant. Moi, au contraire, je pense que non. Malheureusement, il n'est plus vivant. Par contre, la foi de Pierre témoigne : non seulement tu es vivant, Jésus, mais tu es le *Vivant*, tu es le fait même de vivre, pas seulement une portion de vie : tu es le verbe chargé de puissance qui œuvre, et non pas un adjectif qui décrit, tu es la vie qui donne la vie.

Pierre a répondu : Tu es le Christ, celui qui rend vivante la vie. Et pourtant cela ne suffit pas encore, un retour au passé (tu es prophète) n'est pas suffisant, le présent (tu es le Messie) ne suffit pas non plus. Jésus est une foi en cheminement, et ce qui va se passer renversera radicalement l'image de Dieu et, par conséquent, aussi l'image de l'homme.

Dieu vient du futur le plus inattendu : « Il commença à leur enseigner qu'il fallait que le Fils de l'homme souffre beaucoup, [...] qu'il soit tué, et que, trois jours après, il ressuscite » (Mc 8, 31). Le basculement du récit est dans l'ordre troublant de Jésus : « Jésus, avec autorité, leur

défendit vivement de le dire à personne » Pourquoi? Parce qu'ils n'ont pas encore entendu, vu, touché la chose décisive.

Voulez-vous vraiment apprendre quelque chose sur moi et en même temps sur vous-mêmes? Je vous donne un rendez-vous : un homme sur la croix. Un homme qui est élevé. Auparavant, le jeudi, le rendez-vous avec le Christ sera tout autre : un homme qui est abaissé. Qui noue un linge à sa ceinture et qui s'abaisse pour laver les pieds des siens.

Qui est Dieu? Mon « lave-pieds ». À genoux devant moi. Ses mains sur mes pieds. Vraiment, comme Pierre, on a envie de dire : mais un messie ne peut pas faire cela, mais tu es complètement fou. Et lui : je suis comme l'esclave qui t'attend, et qui à ton retour te lave les pieds. Saint Paul a raison : le christianisme est scandale et folie (cf. 1 Co 1, 23).

Nous comprenons maintenant qui est Jésus : il est un baiser à celui qui le trahit. Il ne casse personne, si ce n'est lui-même. Il ne verse le sang de personne, si ce n'est le sien. Il ne sacrifie personne, si ce n'est lui-même.

Où est le salut ? Quand je le trahis et que lui me regarde et m'aime. Le blessé, que moi j'ai blessé, me regarde et m'aime. Et de nouveau, il me convertit. De sa blessure ouverte ne sort ni colère ni rancœur, mais c'est une fente d'où sortent du sang et de l'eau (Jn 19, 34). Du sang qui est amour; de l'eau qui est innocence.

Et puis le rendez-vous de Pâques. Quand il nous saisit tous dans sa résurrection, en nous emportant en haut. Une force qui ne se reposera pas tant qu'elle n'aura pas atteint la dernière branche de la création. « Ne dites rien » Un ordre sévère qui arrive jusqu'à nos oreilles, qui parvient à toute l'Église, parce que parfois nous avons prêché un visage déformé de Dieu et nous aurions mieux fait de nous taire.

Seul peut parler celui qui est comme André, « un des deux disciples qui avaient entendu la parole de Jean et qui avaient suivi Jésus. Il trouve d'abord Simon, son propre frère, et lui dit : « Nous avons trouvé le Messie » — ce qui veut dire : « Christ » (Jn 1, 40-41). Ils sont trop nombreux dans l'Église ceux qui ont parlé sans avoir trouvé. Et comment puis-je en accompagner d'autres vers Dieu si moi-même je ne l'ai pas trouvé?

Un avertissement qui me rejoint : combien de fois m'est-il arrivé, pendant la célébration, dans ces quelques pas entre le siège présidentiel et l'ambon pour l'homélie, d'avoir peur, peur de ruiner l'Évangile, de transmettre un visage de Dieu erroné, sans force, sans vie, sans beauté ! Et la volonté de ne pas monter à l'ambon, un nœud dans la gorge, en pensant que la puissance de l'Évangile est plus voilée par la beauté de nos paroles que par l'innocence du silence.

Et toi, que dis-tu de moi ? Nous avons l'air tous égaux, nous, ecclésiastiques, nous posons les mêmes gestes, nous disons les mêmes mots, nous nous vêtons de la même façon, les gens nous perçoivent tout de suite comme une institution. Jésus, au contraire, dit le nom de chacun, et les personnes nous demandent ceci : parle-moi de ton expérience de Dieu, de ton savoir de Dieu, de ton sel, de ta propre expérience de foi.

Alors je donne, moi aussi, ma réponse, je fais, moi aussi, ma profession de foi, je répète les meilleures paroles que je sais : tu es la plus belle chose qui me soit arrivée, tu es la meilleure affaire de ma vie. Tu es venu et tu as fait resplendir la vie (cf. 2 Tm 1, 10). Je recours aux poètes croyants : « Tu es pour moi ce que le printemps est pour les fleurs, ce que le vent est pour le cerf-volant » (Giuseppe Centore). Ou mon frère, maître et ami, David Maria Turollo : « Christ, ma douce ruine, impossible de t'aimer impunément. »

Douce ruine, qui ruine ma vie médiocre, mon vol bas, la fausse paix, la foi à bas prix. Qui est la ruine de mes masques et de mes tromperies. *Impossible de t'aimer impunément*, sans payer le prix en monnaie de vie, de liberté et de justice, de transformation. Impossible de t'aimer et de ne pas tenter de te ressembler au moins un petit peu, de me transformer en toi comme semence en fleur.

« Je ne suis pas encore et jamais le Christ, je suis cette infinie possibilité » Je suis la possibilité infinie d'être comme lui. Chacun est un Christ naissant, un Christ initial et inachevé, à peine commencé. Par une force ascensionnelle qui est l'infinie patience des recommencements.

Mon dernier maître dans la foi a été un enfant dans mon église de San Carlo al Corso, à Milan. Il était entré avec sa grand-mère, il avait peut-être cinq ans. La grand-mère est allée allumer un cierge, l'enfant allait ici et là avec le nez en l'air. Après un moment, il s'est arrêté devant le grand crucifix du XV^e siècle, il m'approcha, me tira par la manche et me dit : Qui est-il celui-là?

Il m'a surpris. Cette question, à l'improviste et absolue, m'a bloqué. Toutes les réponses des catéchismes et du *Credo* s'envolaient. À un petit enfant qui n'a jamais entendu parler de Dieu (la grand-mère me confirmait ensuite que les parents avaient exclu la formation religieuse, pour ne pas le conditionner : il choisira quand il sera grand...), les formules des livres ne servent à rien.

J'ai senti que la question de cet enfant touchait le cœur de ma foi : Qui est-il celui-là? J'ai fermé mentalement tous les livres, j'ai ouvert ma vie, j'ai regardé dedans et j'ai vu quelque chose. Alors je me suis abaissé, les yeux dans les yeux, et je lui ai dit : Sais-tu qui il est celui-là? Quelqu'un qui a rendu mon cœur heureux. C'est Jésus.

Devant cet enfant inconnu, qui m'écoutait avec les yeux écarquillés, j'ai fait ma déclaration d'amour au Nazaréen. Quoi qu'en fasse cet enfant, ces paroles me reconfortaient, elles résonnaient comme ma réponse à Jésus, moi aussi un parmi les Douze, en route vers Césarée-de-Philippe, là-bas aux sources du Jourdain.

Je vois tant de livres avec des titres importants : *Le Jésus historique*, *Le Christ de la foi*, *Jésus, un juif marginal*... Mais ils ne contiennent pas la réponse à la vraie question : qu'est-ce que ce jeune rabbin a à voir avec ma vie? Le Christ n'est pas ce que je dis de lui, mais ce que je vis de lui. Le Christ n'est pas mes mots, mais ce qui brûle de lui en moi. La vérité est ce qui est ardent. Des mains et des mots ardents, brûlants.

En tout cas, la réponse à cette question de Jésus doit contenir et faire de la place à l'adjectif possessif « mon », comme l'apôtre Thomas à Pâques : « Mon Seigneur et mon Dieu » (Jn 20, 28). « Mo » comme le souffle sinon je ne vivrais pas. « Mo » comme le cœur sinon je ne serais pas.

Si le *Notre Père* est la prière des disciples où jamais on ne dit « je », jamais mon, mais toujours toi, ton, ou notre, presque une prière expropriée qui te mène au dehors et te lance dans le monde, la question de Jésus est, au contraire, l'hameçon qui capture la partie la plus intime de moi. *Intimior intimo meo* (saint Augustin), plus intime que mon propre moi.

Rappelons-nous une autre question de Jésus : « De quoi discutiez-vous en chemin » (Mc 9, 33). De savoir qui parmi eux était le plus grand... Dès que deux ou trois sont réunis, tout de suite naît la question, même seulement chuchotée, mais inévitable : Qui est le plus important parmi nous, qui est le plus prestigieux parmi nous ?

Mais la question de Jésus me provoque : parlons-nous encore de lui entre nous? Dans les réunions, dans les assemblées, dans les rencontres ecclésiales, nous parlons de tout, mais pas de Dieu. Sommes-nous préoccupés comme disciples, comme Église, de défendre le groupe ou de témoigner toujours mieux d'un Autre? Qu'est-ce qui nous intéresse? Que l'Église soit visible, qu'on parle de l'Église? Ou que Jésus soit visible, qu'on parle de lui ?

Est-ce que nous le portons, lui, comme un absolu ou est-ce que nous nous portons nous-mêmes comme indiscutables, alors que c'est lui le seul indiscutable. Si nous avons saisi l'héritage des prophètes, nous ne pourrions pas nous présenter comme un absolu, nous n'aurions pas l'ambition d'occuper nous-mêmes l'espace, nous n'aurions pas l'air d'être des patrons de la vérité, de la morale, du peuple de Dieu, de ceux qui ont le dernier mot sur tout. Mais nous nous sentirions, au contraire, relatifs. Relatifs à qui ? Au Christ (Angelo Casati).

L'Église n'est pas un absolu, elle est relative. L'Église aura une fin, mais le royaume de Dieu, non, il ne finira jamais. Jean, l'ami de l'époux, prépare les noces et ensuite il se met de côté. Nous mettre de côté, cela veut dire : la terre ne nous appartient pas, ni l'humanité, nous ne pouvons revendiquer sur elle aucun pouvoir, nous ne sommes pas les médiateurs entre Dieu et l'humanité. Le vrai médiateur, c'est Jésus. Alors, mets-toi de côté.

Pensez à une Église qui prend au sérieux cette parole de Jean le Baptiste : « Lui, il faut qu'il grandisse ; et moi, que je diminue » (Jn 3, 30). Pensez à la beauté d'une Église qui n'allume pas les projecteurs sur elle-même, mais sur un Autre. Diminuer.

Giovanni Vannucci traduisait : « L'annonceur doit se faire infiniment petit, c'est ainsi seulement que l'annonce sera infiniment grande ». « Si quelqu'un veut marcher à ma suite, qu'il renonce à lui-même, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive » (Mt 16, 24). Jésus ne dit pas « qu'il prenne ma croix », mais la sienne, chacun la sienne. Le projet est unique, mais chacun parcourra son chemin libre et créatif, le sien, différent des autres, qu'il doit tracer, qui n'est pas déjà tracé.

Le rêve de Dieu n'est pas une procession sans fin d'hommes, de femmes et d'enfants avec leur croix sur les épaules. Mais une procession de gens en route vers une vie bonne, heureuse et créative. Une vie qui a un coût : celui de l'engagement et de la persévérance. Mais un coût qui est aussi doux et lumineux : « Le troisième jour il ressuscitera ». Et le royaume viendra avec l'épanouissement de la vie sous toutes ses formes.

Qui suis-je pour toi ? Tu es pour moi un *Amour crucifié*. L'amour a écrit son récit sur le corps du Christ avec l'alphabet des blessures, indélébiles comme l'amour. Amour blessé, où il n'y a pas de tromperie. Quelle tromperie pourrait cacher quelqu'un qui va mourir de douleur et d'amour pour toi ?

Tu es un *Amour désarmé*. Qui ne s'impose jamais; qui n'est jamais entré dans les palais des puissants si ce n'est comme prisonnier; qui a dit : Heureux les doux, les sans défense, les artisans de paix, les désarmés, la seule force invincible.

Tu es un *Amour gagnant*. Pâques est la preuve que la violence, que la mort ne sont pas les maîtresses de l'histoire; qu'il manque un seul corps à la comptabilité de la mort, et ses comptes sont en perte. Tu es l'amour vainqueur. Le troisième jour : peut-être demain, peut-être beaucoup plus tard, mais qui viendra sûrement.

Et enfin tu es un *Amour inséparable*. Répétons avec saint Paul : je sais que ni la mort ni la vie, ni les anges ni les Principautés célestes, ni le feu ni l'épée, ni le temps ni l'éternité, ni aucune autre créature, rien ne pourra nous séparer de l'amour du Christ (cf. Rm 8, 37-39).

Rien, jamais : deux paroles totales, absolues, parfaites. *Rien* : toutes les créatures sont convoquées ; *jamais* : et le temps, l'instant et l'éternité est convoqué. Rien, jamais, ne nous séparera de toi, l'inséparable, le crucifié, le désarmé, Amour victorieux.

SOURCE JOYEUSE

**Seigneur, tu es la source de la création,
tu es la source joyeuse de la matière,
tu as formé la chair humaine,
chair vivante qui résume l'univers.**

**Ô Verbe divin, lumière de notre ténèbre,
vie de notre mort, repos de nos angoisses,**

aide-nous à croire en toi

et à croire aux créatures en toi,

à croire à l'essentiel,

à ne pas soigner les apparences;

aide-nous à croire au germe divin

qui attend la résurrection en chaque cœur humain ;

aide-nous à croire en ton royaume, ô Dieu,

qui attire le royaume humain,

à ta continuelle présence

dans le cheminement de la création.